

Luís Cília, pionnier de la chanson contestataire

L'insoumission par la musique

Agnès Pellerin

En 1964, à Paris, le disque *Portugal-Angola : chants de lutte* (édité chez *Chants du monde*) est le premier à dénoncer la guerre coloniale. Son auteur, Luís Cília, jeune portugais réfugié en France, y interprète des poèmes pacifistes et subversifs qui sont autant d'incitations à la désertion : Mon pays, Arrête, Chante (*Meu País, Basta, Canta*, poème de Daniel Filipe) ou L'enfant noir n'est pas entré dans la ronde (*O menino negro não entrou na roda*, de Geraldo Bessa Victor). Luís Cília n'a encore jamais entendu, à cette date, les "chants d'intervention" de ceux qui, poètes et musiciens, deviendront bientôt ses amis et compagnons de lutte, José Afonso, Adriano Correia de Oliveira, Manuel Alegre, Manuel Freire et tous les autres, qui sont souvent de passage à Paris. Rapidement, ses compositions qui donnent voix à ceux dont la liberté d'expression reste brimée au Portugal, la sensibilité de sa voix, son ironie acerbe, son intense production discographique situent cet admirateur et ami de Georges Brassens et Léo Ferré à l'avant-garde de l'engagement politique et de l'innovation musicale.

Le Chant du déserteur

A partir des années 1960 et jusqu'à la Révolution des Œillets, en 1974, de nombreux portugais fuient à l'étranger, pour ne pas partir faire la guerre en Afrique (Angola, Mozambique, Guinée Bissau). Luís Cília, jeune étudiant fiché par la PIDE (police politique de la dictature) suite à des actions universitaires, est d'autant plus réfractaire à cette guerre qu'il est lui-même né en Angola, en 1943, et qu'après avoir rejoint Lisbonne à l'âge de 16

ans, il fréquente la *Casa dos Estudantes do Império*, foyer actif de résistance à la dictature où vivent de nombreux étudiants africains.

En 1964, dès ses 21 ans, il quitte son pays muni de son passeport, en voiture, en compagnie d'un médecin capitaine appelé à embarquer le jour suivant pour le Mozambique et qui, lui, doit passer les deux frontières -espagnole et française- *a salto* (à pied, clandestinement).

Peu après son arrivée à Paris le 1^{er} avril, il rencontre chez Câmara Pires, leader angolais du MPLA (Mouvement Populaire pour la Libération de l'Angola), Colette Magny¹, une chanteuse contestataire avec laquelle il construit une solide amitié qui jouera un grand rôle dans son parcours. C'est par son intermédiaire qu'il rencontre l'éditeur de son premier disque et aussi un musicien espagnol emblématique de la lutte anti-franquiste, Paco Ibañez, compagnon de ses futurs concerts.

La musique comme profession

Luís Cília obtient avec l'aide d'un avocat le statut de réfugié politique² et travaille durant trois ans à l'UNEF (Union Nationale des Etudiants de France, future UNEF-ID), où, pour l'anecdote, il *fait les photocopies*, entre autres pour Serge July ou Alain Crombecq.

Mais sa vie, c'est déjà la musique ; il compose, dans sa chambre du quartier latin, de nombreux morceaux ; il prend des cours de composition et perfectionne sa pratique de la guitare (*viola*). Parallèlement à son travail, il participe à de nombreux concerts, chantant beaucoup pour ses compatriotes, nombreux à avoir émigré en France,

comme déserteurs et aussi très souvent pour fuir l'état de pauvreté absolue dans lequel les maintient la dictature de Salazar.

Il va presque toutes les semaines à l'Associação dos Originários de Portugal, à Argenteuil. Il tente aussi de creuser une brèche dans les milieux *très fermés* que sont les bidonvilles, où les gens travaillent *12 à 14 heures par jour* : "La musique était un prétexte pour rassembler les gens, raconte-t-il, notre combat global était d'alerter un peu ces gens qui arrivaient de leurs villages du Trás-os-Montes³ et qui n'avaient pas la moindre idée de la situation politique, de la répression, ils n'avaient pas conscience de ce qu'était une guerre coloniale."

En 1966, il travaille sur la musique du film *O Salto* (Christian de Chalonge, 1966) qui évoque le long voyage clandestin et l'exploitation de la main d'œuvre immigrée portugaise. Cette expérience le pousse à choisir la voie de la professionnalisation. Il s'inscrit à la Société des Auteurs, sous le parrainage de Georges Brassens, et y dépose des chansons devenues emblématiques, comme *Exílio* (Exil), composée avec Manuel Alegre. Tous les deux ans environ, il sort un nouveau disque, donnant ainsi, depuis l'étranger, aux poètes portugais filtrés par la censure une diffusion qui transcende les frontières. "Mes disques entraient illégalement au Portugal. Il y avait même quelques librairies, comme la Librairie 111 à Lisbonne, qui vendaient mes disques dans d'autres pochettes." Son travail s'effectue donc en collaboration étroite avec des personnes restées sur place et nécessite maintes précautions pour éviter à celles-ci des représailles. A partir de 1968, et jusqu'à 1974, il effectue des tournées dans plusieurs pays d'Europe

(RDA, Angleterre, Italie, Suisse, Espagne).

Son choix de se professionnaliser, *légitime et juste*, était non seulement difficile économiquement mais aussi "politiquement incorrect, presque interdit", explique son ami musicien Alfredo Vieira de Sousa. "Parce que dans le milieu où nous étions, tout le monde était au service de la classe ouvrière et du peuple des travailleurs, et ça ne pouvait passer par la tête d'un *bourgeois* de gagner de l'argent avec des chansons..."

Communiste "tirant vers l'anarchisme"

A Paris, s'organise à l'époque le Parti Communiste Portugais, clandestin jusqu'en 1973, et dont Luís Cília est un militant actif notamment à travers son action culturelle de chanteur compositeur. Allant à la rencontre d'un public coupé de toute offre culturelle et souvent dépolitisé, ses concerts sont aussi l'occasion de débats avec le public, informant sur la situation politique portugaise, les droits des travailleurs ou le pouvoir de la grève. Il donne des concerts dans les syndicats et aussi dans les universités où "le Portugal est un pays très peu connu sur le plan politique surtout en comparaison avec l'Espagne⁴."

En mai 1968, Luís Cília, qui habite alors au Chatelêt, est tous les soirs au quartier latin, au cœur des



Luís Cília, Paris, 1972.

événements. Il fait équipe avec Colette Magny et Paco Ibañez et va chanter "un peu partout, dans les usines occupées." Cet événement reste pour lui une "expérience inoubliable de liberté totale".

Cette liberté, Cília la défendra toujours, contre tout sectarisme - celui qui le fait exclure du Parti en 1969, pour son amitié avec des maoïstes. "Un jour, ils sont venus me dire qu'untel et untel ne devaient plus venir chez moi ; j'ai répondu que pouvait venir chez moi qui je voulais. J'ai donc été expulsé du PC. Deux ans après, ils sont venus me demander des excuses, me disant que ça avait été un malentendu."

Démantelant toutes les hypocrisies, les *mesquineries lusitaniennes* et l'intolérance, Luís Cília défend ceux que l'on diffame impunément car ils n'ont pas leur carte au Parti⁵. Dans ses prestations publiques, il est lui-même confronté aux luttes internes qui opposent entre eux ceux qui devraient s'unir d'un même front. Ainsi, lors d'un concert à la Mutualité en compagnie d'Adriano Correia de Oliveira, José Afonso et José Mário Branco - on le provoque par cette phrase : "Hé Cília, chante pour moi car je suis ouvrier et je ne comprends pas ce que tu dis" ; il désamorce par l'humour ces piques des *révolutionnaires de café*.

Chanteur au PC et pas chanteur du PC, Cília préserve ainsi son indépendance artistique, celle qui lui permet en 1972, de participer à une tournée avec José Mário Branco pour le Parti Socialiste français où sont présents François Mitterand et Mário Soares - lequel lui demande d'ailleurs expressément d'insister durant son concert sur l'anticolonialisme, en évitant les thèmes trop rouges.

En 1973, lorsqu'au Congrès de l'Opposition Démocratique à Aveiro, c'est une de ses compositions, le désormais célèbre *Avante*, qui est adopté comme hymne officiel du Parti, Cília précise qu'"au départ, *O Avante* n'était l'hymne de rien du tout." Pour Luís Cília, la musique, la poésie sont des armes de lutte pour la liberté et restent inaliénables.

Le 25 avril au pays des douces coutumes

Cília semble aujourd'hui amer sur la révolution des œilletts : "Au moment du 25 avril, dit-il, on a raté une grande occasion de faire un travail de fond (...) Le 25 avril a été victime de sa grande bienveillance. (...) S'il y avait eu un 25 avril en Espagne, le lendemain, il y aurait eu cent ou deux cents mille morts. Ici, nous sommes le pays des douces coutumes. Personne ne se responsabilise pour rien." Pourtant, c'est plein d'espoir et de projets qu'il vit l'événement.

Le 25 avril 1974, lorsque la Révolution portugaise éclate, Luís Cília apprend quelques nouvelles, parcimonieuses par la radio française. Il est alors à Cholet (Maine et Loire) pour un concert. "J'ai fait mon concert au milieu de la plus grande expectative... Quand j'eus fini, j'ai été pris d'assaut par les Portugais qui étaient là. Ils voulaient savoir. Mais moi non plus je ne savais rien. Et j'ai dit que, quel que soit l'événement, il était positif. Même s'il s'agissait d'un coup d'état à droite, c'était important que quelque chose bouge dans ce pays qui stagnait depuis tant d'années." Le 30 avril, il rentre à Lisbonne dans un avion rempli de 42 déserteurs et exilés politiques, parmi lesquels Álvaro Cunhal.

Il participe à la manifestation historique du 1^{er} mai, mais rapidement, il repart pour la France, choisissant, à l'envie brûlante de rester enfin dans son pays après 10 ans d'exil, la cohérence de son engagement en tant que déserteur : "Si nous revenons ici et que nous faisons maintenant notre service militaire, ça serait injuste pour les autres, et nous pourrions être accusés de jouir d'un privilège, ce que nous tous, les déserteurs, nous rejetons en bloc. Si le peuple portugais doit rester uni, car c'est seulement uni qu'il pourra vaincre, alors il ne peut pas y avoir de privilégiés."

Une fois rentré définitivement au Portugal, Luís Cília est choqué de voir la population *entièrement rouge*. "Il n'y avait pas un seul type de droite (...) on adhéra au PC,

sans aucune base idéologique". Ayant édité l'ensemble de ses disques à l'étranger (7 disques pour la période 1964-1974, édités en France et en Espagne), il est relativement peu connu dans son pays. Mais il privilégie, loin des scènes médiatiques de la capitale (où délibérément il n'effectue aucun concert la première année), les concerts en province, notamment au nord (Caminha, Viseu), au plus près des populations rurales, si disponibles en cette période révolutionnaire "à entendre des choses nouvelles." Il s'engage pour la dynamisation culturelle, luttant au sein de la coopérative Cantarabril contre le manque de salles de spectacle dans les villes autres que Lisbonne et Porto, cherchant à partager son expérience française des Maisons des Jeunes et de la Culture qui lui ont permis de faire de nombreuses tournées. C'est dans cette dynamique qu'il organisera la venue au Portugal de Léo Ferré.

"Contrariant l'ambiance de sectarisme et de rougisme - c'était à qui sera plus rouge que le voisin", son premier disque post-25 avril, publié au Portugal, s'appuie sur des musiques du XII^e siècle, recueillies à Paris à la bibliothèque de la Gulbenkian. "Par chance, ou par malchance, commente-t-il, une de ces musiques a été choisi comme hymne de l'Intersyndicale... j'étais décidément fait pour les hymnes".

C'est aussi à cette même époque qu'il se positionne contre l'attitude revancharde de ceux qui stigmatisent le fado comme symbole du régime fasciste, cliché qui a toujours la vie dure. "Aujourd'hui encore, dit-il, je pense que Marceneiro est beaucoup plus révolutionnaire que beaucoup de ces types qui étaient là à chanter des choses très pamphlétaires ; je continue à adorer Marceneiro et Amália, comme artiste, il n'en naît qu'une par siècle."

Rimeur-dérangeur de la Mafiosa Lusitana et compositeur indépendant

Dans les années 1980, Cília, toujours promoteur de projets

collectifs, continue de mettre sa musique au service des poètes de son époque : Eugénio de Andrade (*O Peso da Sombra*, 1980), Jorge de Sena (*Sinais de Sena*, 1985) et David Mourão Ferreira (*Penumbra*, 1987), en développant les parties instrumentales (pour saxophone, guitare, violon, contrebasse, clarinette, percussions, accordéon, synthétiseur) et évoluant peu à peu vers la musique électronique.

Lui qui n'a "jamais su écrire" se fait aussi prosateur, écrivant des chansons aux paroles narratives de veine réaliste et populaire, témoignant d'une forte critique sociale pleine d'ironie et de provocation. Les thèmes évoqués dans *Marginal* (1981), qui compte aussi des adaptations en portugais de poèmes de Georges Brassens, (*A Má reputação*), sont d'ailleurs toujours d'actualité aujourd'hui : les "erreurs grammaticales" de "l'impartial télé journal" ou encore la pollution (Ah, qu'il est bon, qu'il est bon (...)) De vivre dans la pollution).

Aujourd'hui, Luís Cília se concentre exclusivement sur la composition, créant des musiques de films, pièces de théâtre et spectacles de danse (notamment des spectacles de Rui Horta).

En avril 2004, à l'occasion des 30 ans de la Révolution, une école d'Odemira a rendu hommage à Luís Cília à travers une exposition et un beau site internet. Ainsi, la musique de Luís Cília, qui fut le cadre de sa militance, se transmet aujourd'hui à d'autres générations, et son combat pour la liberté dépasse largement les cadres de son époque. Inscrit dans une action collective de résistance, il a su préserver son indépendance et son intransigeance discrète, conditions mêmes de sa créativité et de son efficacité ●



A Lire : "Luís Cília contra a corrente", dans *Cantores de Abril*, Eduardo Raposo, Colibri, Lisboa, 2000, excellente enquête dont sont tirés ici plusieurs extraits d'interview de Luís Cília.

A consulter sur internet : <http://agcolos.drealentejo.pt>

- ¹ Colette Magny, auteur notamment des *Gens de la moyenne*, fut souvent censurée par l'ORTE.
- ² Rappelons qu'à l'époque, le statut de réfugié (régi par la Convention de Genève du 28 juillet 1951, qui prend en compte la désertion pour motif politique) est plus accessible qu'aujourd'hui. Ce statut empêche l'extradition vers le Portugal, mais ne met pas le réfugié à l'abri de contrôles de la part des services de police français éventuellement en lien avec la police portugaise. Ce statut permet également l'obtention d'un titre de voyage permettant de voyager dans tous les pays hormis le pays d'origine, ce qui permet à Luís Cília de voyager à Cuba en 1966.
- ³ Région rurale située au nord du Portugal, une des principales régions d'origine des émigrés, avec le Minho
- ⁴ On se rappelle en effet qu'à la même époque, c'est plus à la dictature espagnole que l'opinion est sensibilisée, comme le reflète la chanson emblématique *Les Anarchistes* de Léo Ferré (*Y'en a pas un sur cent / Et pourtant ils existent / La plupart espagnols / Allez savoir pourquoi / Faut croire qu'en Espagne / On ne les comprends pas / Les anarchistes...*)
- ⁵ Parmi les chanteurs d'interventions les plus connus de son entourage, seul Adriano est adhérent au PC. Luís Cília s'est souvent soulevé contre ceux qui faisait courir des rumeurs fallacieuses contre José Afonso, qu'il fut question de ne pas convier à la Festa do Avante, après le 25 avril, pour le motif qu'il n'avait pas sa carte au PC.